

— Merci ! merci ! généreuse et sincère amie, s'écria-t-il chaleureusement ; vous nous sauvez, Antoinette et moi.

— Je n'en suis pas encore tout-à-fait certaine, car je ne puis faire que très-peu pour vous : tout dépend de votre influence sur ma cousine même. Mais, revenez cet après-midi et je vous fournirai l'occasion de poursuivre votre démarche.

Madame d'Aulnay tint parole. Lorsque, quelques heures plus tard, le Major Sternfield revint, — Antoinette et elle étaient au salon, — elle donna pour prétexte une lettre qu'elle avait à écrire, et sorti. Chose assez singulière et qui dut frapper la cousine de Lucille, pendant qu'elle était seule avec le militaire, aucun des visiteurs qui se présentèrent ne fut admis.

Dès que Sternfield se fut retiré, Antoinette se sauva dans sa chambre, les joues couvertes d'un vif incarnat, les sourcils froncés, et se mit à marcher avec agitation de long en large. Madame d'Aulnay, qui la suivit de près, la trouva dans cet état.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle. Serais-tu encore malade.

— Malade et malheureuse ! répondit la jeune fille d'un ton oppressé. Dois-je ou ne dois-je pas me confier à toi, Lucille ?

Et ses yeux se promenait doucement sur la figure de sa cousine, comme pour y surprendre quelque signe de sympathie.

Mais, hélas ! les traits de Madame d'Aulnay ne laissaient aucunement deviner qu'elle était déjà au fait de ce que sa cousine voulait lui confier. Oh ! si le bon ange eut pu alors parler à Antoinette, comme il l'aurait mise en garde contre un mentor aussi dangereux ! comme il l'aurait avertie de placer ailleurs sa confiance ! Mais la voix de Lucille était si tendre, sa contenance si entraînante, elle lui fit tant de douces caresses, lui déclara son affection et le désir qu'elle avait de promouvoir son bonheur avec des paroles si éloqu岸tes, que la pauvre